Les pins de Rome d'Astrid de La Forest

Connue pour son travail de gravure, qu'elle mène depuis de nombreuses années dans les ateliers Lacourière-Frélaut, René Tazé et Raymond Meyer, Astrid de La Forest n'en demeure pas moins peintre. Peintre abstraite à ses débuts, elle se tourne ensuite vers le paysage qu'elle décline à l'huile ou à l'aquarelle. Son travail de gravure rappelle également ses recherches sur la matière, la lumière et la couleur. Comme l'explique l'écrivain et conservateur suisse Florian Rodari, « elle revendique à la fois un besoin d'espace, une gestualité, un usage de la couleur qui l'apparentent à la peinture, mais à un art de peindre qui ferait appel à l'encre d'imprimerie et exigerait d'être soumise au passage sous la presse ». Il n'est que d'observer ses compositions panoramiques de la Donegal Coast, au nord de l'Irlande. Leurs longues horizontales forment le ciel, les collines, l'eau. Mais si l'aquarelle dessine avec rapidité les rives de Dunlewey et de Falcarragh, le monotype, lui, utilise les stries laissées sur le cuivre pour définir les vagues et les reliefs, joue d'un assortiment de couleurs froides pour traduire la perspective atmosphérique et, par une lumière indéterminée, laisse le spectateur deviner le moment de la journée. Même constat pour les œuvres réalisées lors des trois séjours successifs d'Astrid de La Forest à la Villa Médicis, où elle est fascinée par le Bosco, par les géants centenaires du parc qui disparaissent peu à peu. D'où ces arbres noirs, à l'encre sur papier de Chine, aussi elliptiques que ceux des paravents de Pierre Bonnard et dont les ombres grises semblent se parer de reflets d'argent. D'où ces hautes silhouettes courbant leurs têtes feuillues devant des cieux posés à l'encre bleu nuit et en pleine tourmente. D'où ces grands pins de Rome, superposant une gravure précise au carborundum au-dessus de frondaisons bleues brièvement stylisées. Entre stabilité et fluidité. Entre rapidité et éternité.